

CHRISTOPHE VIEU

# DEFROST

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

HERVÉ CAPELLE  
CHRISTINE CONTI  
CHRISTIAN LEGRAND  
SERGE MASCARO

VIVIANE MEDINA  
LAURENT PINOT  
FRANÇOISE SOWIZRAL

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier  
et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou  
d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-37916-859-8

Dépôt légal : décembre 2021

« *Defrost* : mot anglais se traduisant par dégivrage. Par extension, période de décongélation progressive d'organismes vivants conséquemment à une cryogénisation active plus ou moins longue. Le defrost n'est pas sans dangers pour l'être humain après la mise en sommeil de ses fonctions vitales, mais beaucoup de patients parlent aussi au réveil d'une sensation très agréable d'euphorie passagère. »



# 1

Ce matin-là, c'est la sonnerie de mon portable qui m'a sorti d'un rêve où je bataillais furieusement contre les vagues qui me repoussaient vers le large. Plus je nageais en direction du rivage de toute la force de mes bras, plus je reculais. Quand je parvenais à gagner quelques mètres, je les reperdais aussitôt ; et tout était à refaire. Le cauchemar de Sisyphe dans sa version océanique, l'inutile combat de l'homme contre la fatalité et la puissance du destin.

La voix au bout du fil était posée, claire, professionnelle. On ne pouvait pas dire qu'elle m'était familière, et pourtant j'étais sûr de l'avoir déjà entendue, mais où, quand, dans quelles circonstances, je l'ignorais.

L'homme m'a demandé si j'étais bien le fils de Patrick Javelot, et sur le moment j'ai cru qu'il allait m'annoncer que mon père était mort. Le rêve d'un impossible retour sur la plage prendrait-il sens avec sa soudaine disparition ?

Il m'a fallu plusieurs secondes pour sortir de la torpeur de ce cauchemar plus réel que la réalité ordinaire, et dans lequel j'avais agi avec une conscience augmentée de moi-même, y compris de mon corps dont j'avais maîtrisé parfaitement les ressources, hélas insuffisantes. Je me trouvais seul dans mon lit, Anne-Laure avait déjà quitté la maison. Je me suis d'abord demandé, accroché à mon téléphone, où j'étais, et si j'étais toujours prisonnier des eaux, voué à ne plus revenir au point de départ, à ne pas rejoindre ceux qui m'attendaient en face et me faisaient de grands signes avec les bras telle une ribambelle de pantins noirs. J'ai compris, au bout d'un petit moment, où était cette personne qui me parlait.

Après un raclement de gorge d'instrument désaccordé, j'ai dit à la voix que j'étais bien le fils de Patrick Javelot. Puis l'intention de l'homme s'est faite plus personnelle, se hissant jusqu'à la connivence. Il parlait lentement, avec de courts silences entre les phrases pour charger ses poumons d'air, comme s'il avait lu, avec une pointe d'emphase, un texte pour un auditoire. Comme si cette chose importante qu'il avait à me dire au téléphone, il la disait régulièrement à d'autres, en s'efforçant, sans y parvenir pourtant, de créer une sorte de cordiale solennité, voire de proximité amicale.

Il a dit :

— Pour votre père, le defrost va commencer demain. J'espère que je ne vous surprends pas ?

J'ai bafouillé que je venais de me réveiller, que je m'étais couché tard. J'ai su alors à qui appartenait cette voix venue m'arracher à mon rêve.

— Qu'est-ce que je dois faire, Docteur ?

Il a expliqué que Patrick Javelot, mon père, allait dans un premier temps subir différents examens médicaux, que c'était la procédure habituelle, aucune raison de s'inquiéter. La phase de réveil durait en règle générale vingt-quatre heures au cours desquelles, dans un espace dédié, une attention particulière, psychologique entre autres, était apportée au patient. Au cours de cette phase, a-t-il précisé alors, en continuant de peser chaque mot de cette façon un peu grandiloquente, mais qui se voulait aussi chaleureuse, rassurante, ma présence n'était pas souhaitable. Aucune autre que celle du personnel médical, notamment lors des premiers repas, liquides, toujours légers, et sous haute surveillance, et des déplacements dans le salon de réadaptation.

— La réintégration est une étape délicate qui requiert toute notre vigilance. Nous avons maintenant une certaine expérience, a-t-il tenu utile d'ajouter, et une équipe de psychologues chevronnés en qui nous avons confiance et qui a fait ses preuves.

Au fil des mots, je prenais la mesure de ce qu'il disait, mais de façon incomplète, avec cette difficulté mentale propre au dégrisement, comme après un accident.

Il a parlé de l'état d'engourdissement, de l'avachissement musculaire qui nécessitaient après la longue inertie une remise en condition kinesthésique progressive avec l'aide d'ergothérapeutes. Il a dit, je crois : quelques jours pour un retour réussi, un parfait reconditionnement du corps, une revitalisation sensorielle et fonctionnelle complètes. De temps en temps un terme compliqué dans ce discours rodé.

— On doit aussi préparer les patients, imaginez les cheveux ont poussé, la barbe est longue, les ongles, les cassures de la peau, son rosissement uniforme, le froissement disgracieux des paupières.

Soudain, j'ai regardé mes mains, et j'ai eu envie de raccrocher. Il l'a peut-être senti ; ou au moins perçu que quelque chose en moi lâchait prise, démissionnait, était sur le point de rompre le fil ténu qui nous reliait depuis cinq minutes, une hésitation dans la voix.

— Vous êtes là ?

— Oui, bien sûr.

Puis il a fait un inventaire exhaustif des précautions à prendre, des erreurs à éviter, des mots et des attitudes à bannir. C'était construit, argumenté, mais trop détaillé. J'ai compris que cet entretien informatif s'inscrivait dans un engagement contractuel de l'Institut, que ces explications circonstanciées faisaient partie des prestations payées par mon père dix ans auparavant.

Au milieu d'une phrase, il a lâché :

— Vous êtes le référent.

Il a dit aussi, si ma mémoire ne me trahit pas, que l'ancrage dans le sommeil était dans certains cas si profond que l'on restait parfois quelques heures à se demander si on était éveillé ou encore endormi. Il a évoqué la possibilité d'un état semi-comateux transitoire. Il a pris l'exemple d'un membre engourdi au réveil aussi lourd qu'une branche et qui doit se charger en sang chaud pour se mouvoir à nouveau. J'ai pensé, tellement j'étais déconcentré soudain, qu'il parlait de moi, car mes jambes étaient ankylosées.

— Les patients peuvent être plus ou moins longtemps déphasés, a-t-il ajouté. C'est là où vous entrez en scène, si je peux m'exprimer ainsi, vous les proches, les enfants, les conjoints, les amis.

Il avait l'air parfois de s'excuser de la manière un peu fabriquée qu'il avait pourtant selon toute évidence choisie pour donner une manière de gravité à ses propos, sans, espérait-il, je suppose, que l'effet d'empathie en souffre.

— Évidemment, si le moindre incident était survenu au cours des cent vingt derniers mois, vous le sauriez. Mais non rien, tous les marqueurs sont négatifs. Une batterie de tests aux résultats excellents, ce qui laisse présager d'un defrost optimal après un sommeil rectiligne sans bavures.

Je ne percevais pas son discours comme un tout continu, les informations me parvenaient par bribes, pourtant la lenteur du débit était destinée à me permettre, malgré l'incontournable technicité scientifique, de tout comprendre, de ne rien perdre de ce qu'il disait. Il était tout à fait évident que notre conversation était enregistrée.

— De votre côté, a-t-il poursuivi, il faudra, le moment venu, prendre toutes les dispositions nécessaires. Nous en reparlerons. L'après-defrost dans sa dimension sociale, voire professionnelle, vu l'âge de votre père, est un point sur lequel nous ne pouvons pas nous permettre de faire l'impasse.

À nouveau, j'ai dit :

— Bien sûr.

Le docteur, cela était tout à fait évident pour moi maintenant, donnait l'impression de complètement maîtriser la situation. L'image de marque de l'Institut, voilà ce qu'il s'attachait aussi à protéger, à défendre, à promouvoir. Il déclinait son discours selon un plan précis, et avec cette volonté toujours de se montrer humainement irréprochable. Plusieurs fois il m'a demandé si j'avais des questions. J'ai compris qu'il s'agissait pour lui de ne pas décevoir, de répondre aux attentes du référent, d'anticiper même avec lui sur ses décisions futures, dans l'intérêt exclusif du patient. Il est impossible qu'il n'ait pas compris, à mes silences, à mon hésitation, à quel point j'étais démuni ; peut-être aussi que parler pour moi, à ce moment-là, à cause de ma grande fatigue, était mécaniquement difficile. Que je resterais pendant toute la durée de notre entretien dans une attitude passive, très éloignée de la réaction habituelle des personnes à qui il annonçait cette nouvelle certes prévisible, attendue, mais qui n'en restait pas moins extraordinaire quoique déstabilisante.

Je pense que mon rêve m'avait laissé dans un état d'hébétude tel que n'importe quelle annonce, y compris celle de la fin prochaine du monde, ne

m'aurait pas ému ou secoué. Il y a des rêves dont on ne peut pas facilement se défaire et qui vous collent à la peau une journée entière. J'étais encore dans l'océan, à lutter contre la fureur des vagues, contre leur obstination indéfectible à m'interdire l'accès à la plage, qui symboliquement représentait sans doute le monde des vivants. J'ai su alors que j'avais livré cette nuit dans une mer hostile un combat sans merci contre ma propre mort.

Au bout d'un long moment, et j'ai sursauté à cette question, il m'a demandé si j'étais toujours en possession de la photocopie du contrat paraphé par mon père lors de la finalisation formelle de son projet. Lui dire la vérité m'a effleuré ; mais avec une présence d'esprit qui avec le recul me surprend un peu, j'ai lancé presque sans hésiter que je l'avais conservée précieusement dans un tiroir de mon bureau.

— Relisez le contrat si vous avez le temps, vous y trouverez un développement *in extenso* de nos recommandations. Il y a en annexe une liste des organismes que vous pourrez contacter pour permettre à votre père de se réinsérer plus facilement dans la société, et le cas échéant d'être aidé dans la recherche d'un logement ou d'un groupe de paroles spécialisé dans la remise en orbite des défrostés. J'ai presque frémi en entendant cet affreux néologisme.

— Bien sûr, Docteur.

— Certes, s'est-il empressé d'ajouter, vous avez sans aucun doute déjà réfléchi aux petits problèmes que va représenter le retour de votre père dans la vie ordinaire. Vous avez peut-être déjà des idées précises sur la manière d'organiser les choses, mais je vous le répète, cher monsieur, nous pourrions en parler tranquillement ensemble autour d'un café dans notre salon d'accueil ou dans mon bureau le moment venu. Nous avons bien conscience que cela va engendrer dans votre vie personnelle quelques bouleversements, ou disons quelques adaptations. Je sais aussi par expérience que le bonheur et l'excitation des proches, en général, sont si intenses que beaucoup de difficultés se règlent d'elles-mêmes parce qu'elles sont pour ainsi dire bémolisées par la grande joie du recommencement.

L'entretien s'est terminé, de son côté par un aimable « À bientôt » et du mien par un laconique « Bonne journée, Docteur ». J'ai reposé mon portable sur la table de chevet. Je me suis frotté les yeux et j'ai baillé deux fois à m'en décrocher la mâchoire.

Puis je me suis levé, assez lourdement, et j'ai allumé la lumière. Quelle heure est-il ? Je n'en ai pas la moindre idée. Je suis toujours en proie à cette espèce d'apathie et d'inconfort physiques liés à mon immersion prolongée dans une eau froide et inhospitalière. Et un peu sonné aussi par ce que je viens d'entendre, même si quelque chose en moi fait barrage à ce chambardement. Le docteur a raison au moins sur un point : le defrost est le prélude d'un retour annoncé. Mais annoncer un événement ne garantit pas toujours qu'il va effectivement se produire.

Je me suis regardé, presque à la dérobée, dans le miroir de la salle de bains. Mon visage porte-t-il les traces d'un défi lancé aux éléments ? D'une



lutte contre la noyade ? Une sorte de tête des mauvais jours en tout cas, c'est sûr. La bouche torve, les yeux battus, le teint pâle, tous les signes de la dévastation. Puis la douche, chaude, caresse de l'eau dulcifiée, sans sel celle-ci, plaisir éphémère de l'enveloppement. Rasage et rinçage sous la pomme qui asperge de pluie mon visage. Desquamation revigorante jusqu'à un trop bref instant d'oubli de soi. Ce moment de nudité aurait été presque agréable si n'était revenue à l'assaut la liste de tout ce que j'avais à faire. Pas besoin de consulter mon agenda, le déroulé de la journée s'affichait sur mon écran mental. L'ordinateur interne reprenait lentement du service.

D'abord, à neuf heures et demie, rencontrer ma banquière, Lise Wagner. La corvée humiliante, presque un rituel depuis que la situation de mes comptes s'est détériorée. Au début, mais cela remonte à quelques années, je la trouvais jolie, agréable, compréhensive, Lise Wagner du LCM. Désormais quand je la regarde, j'ai l'impression d'avoir devant moi une crème renversée. Elle qui glisse sur les rails d'une vie lisse, sans heurt aucun, dans la tranquillité souriante de l'emploi sécurisé, que sait-elle réellement de mes difficultés ? Du quotidien galère d'un chef de PME ? Est-ce elle qui écrit sans relâche des mails et des lettres de relance ? Qui passe dix coups de fil par jour pour récupérer son argent ? Elle va encore s'autoriser l'impudence de m'expliquer ce que je dois faire pour me remettre à flot, comme s'il suffisait juste de le dire, obtenir promptement le règlement des impayés, je connais la chanson. Elle me ressert à chaque fois les mêmes recettes éventées. Que je dois d'abord surmonter ma *facturophobie* et prendre mes problèmes à bras-le-corps. N'importe quoi. Et ceci encore qu'elle m'a lancé un jour en pleine gueule : je suis le champion du monde de la procrastination.

Je suis retourné dans la chambre pour choisir mes vêtements, une chemise et une cravate assortie dans la penderie, un pantalon à pinces. En général, j'apprécie particulièrement ce moment. Mais ce matin-là, l'idée de m'habiller classe pour cet entretien certainement merdique avec Lise Wagner a ôté tout son charme à ce plaisir. À chaque fois qu'elle me voit débarquer dans l'agence, tiré à quatre épingles, elle doit penser que je cherche à tout prix à sauver les apparences et à l'impressionner. C'est peut-être pour cette raison qu'elle se fait un malin plaisir à me signifier en des termes plus ou moins choisis que la situation de mes finances est préoccupante.

Une fois habillé et fin prêt, j'ai pris un café bien serré pour me réveiller tout à fait. Allez, Max, courage.

Je suis arrivé à l'heure à mon rendez-vous et j'ai compris assez rapidement que mes efforts vestimentaires à nouveau étaient vains. Au début de l'entretien, un petit détail m'a laissé supposer qu'elle serait moins intransigente, plus encline cette fois-ci à m'aider. Au-dessus de la lèvre supérieure, elle avait un énorme bouton de fièvre, comme un raisin de Corinthe fripé et purulent, impossible à camoufler sous le maquillage. C'était d'un disgracieux total. J'ai supposé que cela établirait entre nous une communauté de douleur : elle avec sa micro-vésicule hypertrophiée, moi avec mon compte courant déficitaire comme une grosse ampoule prête à crever. Mais très

rapidement, mon pronostic s'est avéré archifaux. Elle a même été encore plus salope que d'habitude. Elle a refusé tout de go ma demande d'augmenter mon découvert autorisé au motif que ce n'était pas me rendre service, au contraire, qu'il fallait enfin que je voie soi-disant la réalité en face. Qu'est-ce que ça voulait dire, voir la réalité en face ? Est-ce que je faisais autre chose depuis que j'avais créé mon entreprise de vente et de maintenance de matériel informatique ? Je me battais comme un lion. Mais j'étais coincé et elle le savait parfaitement. Aucune autre banque ne voudrait de moi comme client. Pourtant j'ai passé au moins un quart d'heure à lui expliquer qu'un chèque très conséquent serait déposé prochainement sur mon compte courant, un gros client de Rouen, qui allait assainir ma situation. Elle a dit, plus cinglante que jamais :

— Celle-là, monsieur Javelot, vous nous l'avez déjà faite. Mais au fait, pourquoi augmenter votre découvert autorisé si vous êtes sûr que le règlement d'une facture est imminent ?

Tandis qu'elle me versait sa soupe habituelle de bons conseils sur un ton professoral tout à fait détestable, j'ai vu passer dans le couloir le directeur de l'agence, Xavier Dubois, qui n'est même pas venu me saluer, l'enfoiré. Il était loin le temps où il me traitait avec le respect dû aux membres du très restreint comité des propriétaires de BMW cabriolets. Je suis devenu pour tout le monde ici indésirable. À la fin de l'entretien, avec un petit sourire sarcastique qu'est venu saboter son bubon sanieux, Lise Wagner a conclu :

— Dans ce contexte, monsieur Javelot, et au vu de vos antécédents, qu'est-ce qu'on peut faire ? Qu'est-ce qu'on peut vous offrir sans prendre des risques énormes ?

J'ai eu envie de lui répondre : la corde pour me pendre.

Quand je suis sorti de l'agence, il faisait beau. Fécamp secouait ses ailes. La vapeur de brume s'était dissoute dans un aplat cyclopéen d'un bleu sans mélange. Une belle journée qui commençait, le souffle réchauffé de mai, la pureté odoriférante du renouveau printanier. La tiédeur de l'air m'a rappelé au souvenir de mon père, de son defrost. Depuis que j'avais raccroché tout à l'heure, je n'avais pas encore rouvert le fichier paternel, réflexe de peur sans doute. J'ai eu envie d'appeler Anne-Laure. Après tout, ça la concernait elle aussi. Comment allait-elle interpréter mon appel ? Une tentative d'apitoiement, une excuse déguisée après la violente scène d'hier soir ?

Finalement j'ai abandonné l'idée. Elle en profiterait pour me faire porter l'entière responsabilité de notre dispute, car c'est toujours celui qui rappelle le premier qui a tort. Je n'étais pas prêt à lui offrir cette opportunité. Et de toute façon, le référent, c'était moi et moi seul. Nous ne parlions jamais de mon père qu'Anne-Laure ne connaissait pas, n'avait jamais vu. Nous nous disputions à cause de sa mère, quand nous avions épuisé tous les autres sujets, mais mes parents, il est vrai si discrets, n'étaient pas un motif d'engueulade. Ma mère, indésirable depuis que notre couple vacillait, s'était retirée sur la pointe des pieds.

Je suis resté quelques minutes devant la banque à regarder le ciel, métaphore picturale de la liberté, espace de projection de tous les possibles. La rue avait cette lenteur caractéristique des petites villes balnéaires avant l'arrivée des touristes. Un vent léger, pimenté d'iode, exhalait sa mélodie sifflante. C'était doux, simple et merveilleux. Pas assez tout de même pour me faire oublier que les prochains jours compteraient au niveau de mes finances parmi les plus compliqués de ma vie. Merci Lise Wagner de m'avoir laissé la tête sous l'eau.

J'ai ouvert la capote de mon véhicule pour mieux humer l'oxygène marin, retiré ma cravate, mis mes lunettes de soleil et gagné la maison sans me presser. Quelle jubilation de rouler soudain sous le barnum céleste. Un petit moment de joie simple comme un pied de nez à mes emmerdes en chaîne. J'ai vu que sur le trottoir, alors que j'avancais lentement, une jeune femme, le genre Katy Perry, perchée sur des talons aiguilles, me regardait. Elle sortait de chez Marionnaud et espérait peut-être qu'un jour un prince charmant au volant d'un cabriolet BMW vienne la cueillir après ses emplettes. Elle a imaginé, qui sait, que ce serait moi. Elle avait à peu près mon âge. Assis, je pouvais encore faire illusion ; qu'aurait-elle pensé si j'étais sorti de mon véhicule, malgré mes larges épaules et mon mètre quatre-vingts, de ce début de bedaine contre lequel j'avais renoncé à me battre ? Croyait-elle encore qu'il existait, cet homme providentiel capable de gommer la laideur des jours ? Je ne l'ai pas matée assez longtemps pour déceler chez elle la naïveté perdue, l'intelligence de la maturité, la certitude acquise par l'expérience que les apparences sont trompeuses. Je me suis plu à penser en m'appuyant sur l'impression de sa douce folie que j'étais pour elle un rêve éblouissant.

Mais la raison principale pour laquelle j'ai pris mon temps, c'est que je n'avais pas vraiment envie de rentrer à la maison, la corvée qui m'attendait était répulsive à souhait. Je devais – je remettais sans cesse à plus tard cet impératif pourtant urgent – écrire au juge pour qu'il diminue le montant de la pension alimentaire destinée à Nathan, c'est-à-dire qu'il prenne en considération dans son calcul l'importante baisse de mes revenus au cours de ces deux dernières années. Il fallait se creuser la tête pour avancer des arguments valables, expliquer l'enchaînement des multiples déboires qui m'avaient amené au point où j'en étais, le défaut de paiement des clients, les retards fâcheux de livraison de matériel, etc. Évidemment, impossible d'évoquer dans ma lettre le travail de dézingage de Charlotte, mon ex-femme, toujours prompte à rappeler au magistrat avec sa malveillance habituelle certains aspects de mon train de vie. Comme par exemple ma voiture de luxe, mon voilier, mes déjeuners au restaurant un midi sur deux et nos week-ends à La Baule en amoureux (c'était du passé, ça !), en contraste avec mes difficultés d'argent qui ont dû au fil du temps faire naître chez le juge un doute sur la réalité de ces difficultés. Sauf que cette fois-ci, ce monsieur allait bien le constater par lui-même, photocopies à l'appui, l'origine de mes problèmes n'avait aucun rapport avec mes dépenses personnelles. J'étais la victime d'un système et d'une logique qui m'étranglaient, anéanti par des clients sans

scrupules qui jouaient avec mes nerfs et attendaient la liquidation judiciaire de mon entreprise pour se dispenser d'honorer leurs engagements. J'ai passé deux heures devant mon ordinateur, à essayer de trouver le ton et les mots justes. Je n'étais pas trop mécontent du résultat : un texte convaincant. J'ai imprimé ma missive et j'ai repris la voiture pour me rendre à la poste et l'envoyer en recommandé avec accusé de réception. Curieux hasard, j'ai croisé sur le trottoir la femme que j'avais vue plus tôt en voiture et qui m'avait fait penser à cette jolie chanteuse américaine un peu déjantée en équilibre sur des échasses dorées. Mais cette fois-ci – et là ce n'était sûrement pas le fait du hasard –, j'étais à pied et elle ne m'a pas regardé.

Je me suis rendu à mon second rendez-vous de la journée, chez le garagiste qui devait remplacer les injecteurs. C'était une réparation qui ne souffrait plus aucun délai. Une dépense supplémentaire qui tombait on ne peut plus mal. Le patron m'a parlé conformément à son étrange habitude comme si j'étais député ou sénateur, avec un raffinement dans la courtoisie et le choix du vocabulaire qui ne m'a pas étonné. Il me donnait du *Monsieur Max* à tour de bras. J'étais roué à cette espèce de compassement chez cet homme qui passait ses journées la tête et les mains enfouies dans des moteurs graisseux. Pourquoi l'immersion quotidienne dans le corps huileux des véhicules n'induisait-elle pas un parler moins châtié ? À la réflexion, nous avions lui et moi en commun de ne pas faire coïncider l'être et le paraître : lui avec ses doigts souillés de cambouis, déferent et qui avait des délicatesses de langage, prenait des poses ; et moi en costard cravate pavoisant dans mon carrosse découvert, mais criblé au fond de soucis et pas exclusivement bancaires. La forme démentait le fond dans les deux cas. C'est pour ça que nous guidait l'un vers l'autre une espèce de sympathie naturelle, d'indulgence débonnaire liée à la connaissance que chacun possédait du secret de son vis-à-vis.

Comme j'avais une heure et demie à tuer, j'ai marché en direction du front de mer, j'ai débouché juste devant le casino dont le parking à cette heure-là était encore quasiment vide. Il y avait peu de clients sur les terrasses et les rares serveurs avaient des gestes lents. Tout semblait suivre un rythme indolent, à l'unisson d'une vie qui sortait à peine de l'engourdissement hivernal, comme dans un film au ralenti. Non, ce n'était pas encore, loin de là, la frénésie de la haute saison. L'odeur marine, humide et vivifiante, était un flux tonique qui rentrait en moi. J'ai eu envie d'ouvrir les bras, de courir, de me gonfler de cette vigueur qui déferlait depuis le large, puissante, inarrêtable. Le pied s'est allégé, pris d'une gaieté musculaire. Je suis passé à quelques mètres d'un banc autour duquel jouait un groupe d'enfants bruyants, tandis qu'une jeune femme, visiblement excédée, s'époumonait et tentait vainement de les calmer. C'était à la fois drôle et stupide, mais si rapide que l'on était presque étourdi par cette agitation improvisée en rupture avec la léthargie ambiante. La jeune femme n'avait aucune autorité, et s'obstinait pourtant à croire possible, portée par une volonté désespérée, que les petits diables qui sautaient, criaient et se bouscuaient, rendraient les armes et obéiraient à ses injonctions. Mais les enfants frondeurs se fichaient complètement de ce qu'elle

voulait et semblaient bien décidés à continuer. Leur insolence affirmait leur liberté ; le mouvement anarchique de leur corps invalidait l'ordre crié. En les regardant, un peu amusé, j'ai pensé soudain qu'une heure et demie, c'était largement suffisant pour aller faire un tour en bateau, et j'ai accéléré le pas. Hisser la voile, et une fois lancé, profiter un peu du beau temps, pousser le long de la côte jusqu'à Étretat pourquoi pas, c'était jouable. J'avais toujours des vêtements à bord, jogging et T-shirt, des baskets aussi. Après le rêve de cette nuit, il était important que je reprenne la mer, que je ne reste pas sur l'impression désastreuse de ma totale impuissance face à la férocité de l'océan. Un peu comme la vierge dépuclée qui prend un autre amant pour se guérir de la peur de sa première étreinte. J'ai commencé à marcher encore plus vite, comme si j'étais en fuite. Je n'allais pas déjeuner, aucune importance. Une fois sur mon voilier, je jetterais tous mes ennuis à la mer comme un ballot de linge sale, même si je savais que je les retrouverais intacts à mon retour. Après Lise Wagner et sa douche écossaise, le bain de soleil à poil sur le pont, *why not*, c'était pas mal pour faire le vide. Dans trois jours la mensualité pour l'emplacement réservé dans la rade arriverait à échéance. J'étais sûr de ne pas pouvoir l'honorer en temps et en heure, et du coup, pour la énième fois, l'accès à mon voilier serait provisoirement impossible, car le défaut de paiement entraînait toujours la désactivation de la carte magnétique. C'était vraiment aujourd'hui qu'il fallait en profiter.

Parvenu à quelques mètres du sas réservé aux propriétaires de bateaux, mon téléphone s'est mis à sonner.

— Max Javelot, j'écoute.

J'ai entendu une voix paniquée au bout du fil. Un commerçant qui avait du mal à s'en sortir avec le logiciel de gestion des stocks que je lui avais vendu en début d'année. Ça tombait bien, son incompetence allait me rapporter environ cent cinquante euros, manne inespérée qui serait vite absorbée, mais c'était mieux que rien. Tant pis pour la sortie en mer. J'ai rebroussé chemin, le magasin d'électroménager était dans le centre-ville. Le type était ravi de me voir et m'a même offert un verre de vodka ; j'ai accepté volontiers d'en boire un second. Puis je suis remonté vers l'avenue principale pour récupérer ma bagnole. Quand j'ai vu la facture du garagiste qui était déjà prête, j'ai cru que j'allais tomber à la renverse. Il me l'a tendue avec un petit sourire d'excuse et a tenu à ajouter, par le détour d'habiles sinuosités langagières, que j'avais tout le temps pour la régler. Trop affable pour me rappeler que j'étais coutumier du retard de paiement. Cet homme-là aurait dû faire carrière dans la communication ou la littérature. Chez lui, c'était toujours le coup de bambou, mais au moins il assassinait sa clientèle en y mettant les formes. Une sorte de Jack l'Éventreur de la mécanique auto avec la prestance d'un Arsène Lupin.

Je suis rentré, sans hâte, gagné déjà par l'appréhension de retrouver Anne-Laure qui serait à la maison et certainement d'une humeur massacrante. Notre scène de la veille l'avait certainement mise à cran. Sa fébrilité intérieure la déconnectait de l'utile. Nous allions donc manger notre assiette

de pâtes et notre tranche de jambon découenné en nous regardant en chiens de faïence. Notre endurance réciproque à nous supporter était une des choses les plus énigmatiques qui m'étaient données de vivre. Comme celle de nous déchirer avec un appétit d'une constance linéaire. Si avaient existé des jeux olympiques du conflit conjugal, nous aurions pu prétendre à une marche du podium. Nous étions l'un et l'autre comme les deux cow-boys des westerns qui se font face et se demandent lequel des deux va tirer le premier. Pour ma part, à cet instant, j'avais l'impression que le chargeur était vide ; l'iode m'avait-il désarmé ? Je pense que j'étais plus abattu qu'enclin à me disputer avec ma femme pour la énième fois.

La maison était plongée dans un calme suspect. Anne-Laure devait être au téléphone avec une copine ou immergée dans un thriller, scandinave de préférence. Ma femme aimait lire, elle aurait sûrement été heureuse avec mon garagiste qui l'aurait bercée de jolies phrases tout en remplissant le tiroir-caisse. Elle était capable de s'enfermer dans une solitude hermétique pendant une heure, puis de sortir soudain sans prévenir hors d'elle-même et de lancer sur moi ses salves acidulées. Avions-nous ce soir un motif de discorde ? Mon père sans aucun doute : c'était une charge d'explosif qui ferait des ravages, j'en tremblais d'avance.

Mais le moment d'évoquer la nouvelle du jour n'était pas venu. J'ai décidé d'attendre un peu, de laisser passer le dîner. Anne-Laure allait sûrement me reprocher d'avoir un père assez fou pour nous mettre elle et moi devant le fait accompli de son retour. J'avais trouvé sur Internet que certains défrostés pouvaient rentrer chez eux au bout de trois jours. Mes recherches s'étaient arrêtées là. Ça me laissait tout de même peu de temps pour me retourner.

Je crois que je n'avais pas encore trouvé le mot à poser sur ce que je ressentais. Mon subconscient avait écarté du fil de mes pensées la réponse à cette question : pourquoi n'avais-je pas éprouvé un sentiment de joie quand le docteur m'avait annoncé le début de son defrost ? Dans quelques jours il serait là, mon père, ce phénomène, cette pièce unique, ce cas d'espèce, au milieu de notre vie chancelante ; après une longue parenthèse narcoleptique, il allait rentrer dans un cauchemar qui lui rappellerait cruellement celui qu'il avait voulu fuir. C'était un drôle de cadeau de bienvenue.